

« REPÈRES » AU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN

De l'éclatement de l'art québécois

■ De septembre 1980 à septembre 1981, seul, Rober Racine a découpé un à un les soixante milles mots du dictionnaire Robert. Il a collé chacun de ces mots sur une petite carte bleue. Pendant une année, il a consacré de 8 à 10 heures par jour à cette invraisemblable tâche. Aujourd'hui, au Musée d'art contemporain, une immense maquette intitulée « Le terrain du dictionnaire AZ » laisse voir soigneusement alignée cette armée des mots de la langue française. Tout d'abord, sept milles mots plantés à distance égale, soit les mots A à Bouillotte, envahissent la plus grande partie de la maquette. Ensuite, au cen-



GILLES TOUPIN

tre, en rangs d'oignons, les cinquante-trois milles autres mots du dictionnaire constituent un noyau compact et serré dont chacun des éléments se refuse à notre lecture. Cette oeuvre folle, fabriquée pour l'heureuse démesure de la fabriquer, cette oeuvre volontairement dépourvue de sens, n'est qu'une pièce préparatoire au vaste projet de Rober Racine de créer un « Parc de la langue française » de mille pieds sur mille pieds où les immenses pancartes seraient des mots-stèles plantés sur le parcours du promeneur.

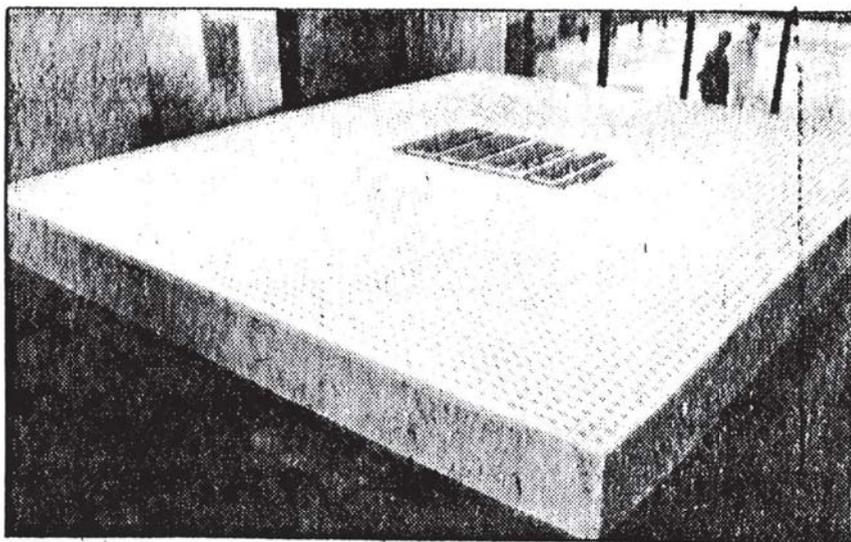
La fascination qu'exerce sur le spectateur l'oeuvre de Rober Racine est à l'image des travaux des dix artistes québécois regroupés présentement au Musée d'art contemporain sous le titre de « Repères ». Si l'oeuvre de Racine est la plus spectaculaire, les réalisations des autres artistes n'en dénotent pas moins ce goût marqué pour la marginalité, pour le geste individuel, pour ce refus de s'inféoder à tout schème théorique pré-établi ou à toute école connue. Chacun exprime sa folie séparée, son univers personnel, avec une dextérité et une imagination débordantes.

Ces artistes ne sont pas des inconnus. Ils sont apparus sur la scène artistique au début des années soixante-dix et se sont imposés peu à peu. Après dix ou quinze ans d'activités, ces créateurs que l'on qualifiait autrefois de « jeunes » sont devenus des figures marquantes de l'art d'ici à côté de leurs aînés. « Repères » n'est donc pas une exposition comme les autres. Elle ne vise pas, comme cela est souvent le cas, à faire le point sur une génération ou une école artistique; elle témoigne, à l'inverse, de l'éclatement des consensus esthétiques et des bannières théoriques. De plus, à côté des noms de Rober Racine, Irène Whittome, Pierre Boogaerts, Peter Gnass, Serge Tousignant, Roland Poulin, Richar Mill, Leopold Plotek, Christian Kiopini et Christian Knudsen d'autres noms auraient pu figurer tout aussi honorablement sans pour autant changer la nature profonde de l'exposition. Je pense ici entre autres à Lucio de Heusch, à Langdon McKenzie, à Raymond Lavoie, à Pierre-Léon Tétreault, à

Françoise Tounissoux, à Louise Robert, à Sylvain Cousineau ou à Pierre Granche. C'est dire la vitalité de l'art québécois depuis quelques années, de cette floraison d'artistes sérieux et capables de créer des oeuvres remarquables et remarquées.

Irène Whittome notamment depuis sa grande exposition au Musée des beaux-arts l'année dernière s'est affirmée comme un des artistes importants de l'art contemporain québécois. Le petit film en 16 mm intitulé « 901 / le 4 juillet 1982 » qu'elle présente à « Repères » relate certains moments privilégiés du 4 juillet dernier filmés dans son atelier situé au 1030 de la rue Saint-Alexandre. Les changements de lumière, les interventions de l'artiste sur une immense croix noire tracée sur le mur recréent des moments particuliers de ce travail façonné dans l'espace privé de l'atelier. La projection, située dans le cadre d'un ascenseur au musée, revêt un caractère de document d'archive.

La charge symbolique du travail de Whittome est dense. Les sens de l'oeuvre se superposent et se condensent: celui de l'histoire de l'art ranimé par l'allusion à la croix constructiviste, celui de l'histoire individuelle et autobiographique dont témoignent les interventions matérielles de l'artiste, celui de l'investissement de l'espace architectural qui déplace



« Le terrain du dictionnaire AZ » de Rober Racine : les soixante milles mots du dictionnaire Robert fichés sur de petites cartes bleues.

Photo Michel Gravel

nues de ces juxtapositions retracent les parcours visuels de l'artiste et nous informent de son procédé de travail (nombre de photos, forme, tracé de son déplacement, etc.).

Au-delà de ces propos orientés nettement du côté de la critique des moyens de production une oeuvre comme « Ombres portées » de Roland Poulin joue sur un tout autre terrain. Poulin semble prendre un malin plaisir à disposer ses éléments en ciment selon une configuration géométrique incomplète et irrégulière. En vain notre esprit travaille à retrouver les chaînons manquants de ce schéma imaginaire. L'ordonnance de ces éléments, les jeux de la lumière sur ceux-ci, le lieu même où l'oeuvre est installée concourent à nous détourner doucement de toute idée de scénographie parfaite. Comme le souligne la conservatrice France Gascon dans son texte de présentation, l'une des responsables de l'exposition, le travail de Poulin rassemble « une somme de petits cas particuliers », des jeux de lignes et de texture qui mettent en échec toute volonté d'édifier une théorie générale de l'objet sculptural.

À l'instar de Poulin, les peintres de « Repères » nous procurent également de beaux moments. Qu'il s'agisse de Mill, de Kiopini, de Knudsen ou de Plotek, là aussi l'activité théorique est minimisée. Le travail des surfaces est si fascinant, si détaillé, si riche qu'il nous happe corps et âme. Mill, dont les structures d'ensemble sont de toute évidence déduites du

caractère orthogonal du châssis, n'hésite pas à vernir des sections du tableau alors qu'ailleurs la couleur est imbibée dans la toile sans compter les allusions à la peinture expressionniste et à l'action painting. « Cet excès du décoratif, souligne encore madame Gascon, bloque l'emprise de la théorie sur l'expérience individuelle vécue. » Plus loin elle souligne que ce décoratif instaure « le corps comme seule mesure de cette peinture ». Kiopini, Knudsen et Plotek, avec des scénarios tout à fait personnels, procèdent également de cette dynamique. La peinture est là pour être regardée et elle l'est dans sa nature même sur l'instant privilégié du regard.

« Repères » n'est pas qu'un alignement d'oeuvres disparates et étrangères les unes aux autres. Bien au contraire, il s'agit d'une exposition admirablement bien conçue par les conservateurs France Gascon et Réal Lussier. Le catalogue (malheureusement pas encore disponible pour le grand public) offre de plus un support théorique consistant grâce au solide texte de madame Gascon. C'est là un modèle de perspicacité critique qui contribue à faire de « Repères » une exposition unifiée et surtout bien pensée.

REPÈRES, oeuvres de Rober Racine, Irène Whittome, Peter Gness, Serge Tousignant, Pierre Boogaerts, Roland Poulin, Riche Mill, Leopold Plotek, Christie Kiopini et Christian Knudsen, Musée d'art contemporain, jusqu'au 5 décembre 1992

le lieu habituel de l'objet d'art, etc.

Les oeuvres de Pierre Boogaerts, Peter Gness et Serge Tousignant sont plus analytiques et en un sens plus froides. Il y a peu de place ici pour la contemplation de l'objet matériel, pour le plaisir du regard libéré des nécessités analytiques. La part du concept est grande chez ces artistes mais il s'agit d'un concept mordant, acide, destructeur. Gness nous propose une sculpture assemblée à l'aide de caisses de bois sur lesquelles un néon rose qui déborde jusque sur le mur épouse la configuration d'un trapèze selon que l'on se place en un point précis de la salle. Tousignant pour sa part s'amuse à confondre les codes du dessin et de la photo. Il le fait à l'aide d'interventions ponctuelles sur ses images composées de petites branches assemblées en triangles dans le sable. Boogaerts de son côté reconstitue certains lieux tel ce tapis de feuilles mortes représenté grâce à la juxtaposition de photographies en